

Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes
District du Proche-Orient



FRÈRE ROBERT PRÉVOTEAU
1934 - 2022

Notice du Frère Robert PrévotEAU

CURRICULUM VITÆ

22 mars 1934 : Naissance à Pouillon (Marne), près de Reims
Octobre 1944 : Entrée au pensionnat du Sacré-Cœur tenu par les Frères à Reims
Octobre 1946 : Entrée au petit noviciat des Frères à Bettange (Luxembourg)
Été 1947 : Passage au petit noviciat de Besançon
Juin 1950 : Obtention du bac 1ère partie
Été 1950 : Entrée au noviciat à Bettange
Été 1951 : Entrée au scolasticat à Annappes (Nord)
Juin 1952 : Obtention du bac 2ème partie, série C
Été 1952 : Université à Lille
10/11/1954 : Arrivée au lycée Saint-Michel (İstanbul)
Été 1955 : Arrivée au collège Saint-Joseph (İzmir)
Été 1958 : Arrivée au lycée des Frères (Jérusalem)
Été 1959 : Profession perpétuelle à Bethléem
Été 1960 : Arrivée au scolasticat universitaire à Lille
Automne 1962 : Second noviciat de 3 mois à Bordighera (Italie)
Été 1963 : Obtention de la licence ‘mathématiques pures’ (Lille)
Été 1963 : Arrivée au lycée Saint-Joseph (İstanbul)
Été 1966 : Retour au collège Saint-Michel (İstanbul)
Automne 1974 : Second noviciat de 6 mois à Rome
Été 1978 : Retour au collège Saint-Joseph (İzmir)
Été 1987 : Retour au lycée Saint-Joseph (İstanbul)
1999 - 2022 : Retraité sur place au lycée Saint-Joseph à İstanbul

FRÈRE ROBERT PRÉVOTEAU

Le frère Robert PrévotEAU nous a quitté l'automne dernier à l'âge de 89 ans après 66 années de service éducatif auprès des jeunes de Turquie. Jusqu'au bout, frère Robert a fait preuve d'un grand courage face aux problèmes de santé qui le fatiguaient depuis quelques années et surtout, il aimait à en plaisanter car frère Robert, derrière des apparences d'homme dure, aimait l'humour fin et cachait un cœur d'enfant, un enfant espiègle, curieux et appliqué.

J'ai rencontré le frère Robert la première fois en septembre 2004 alors que j'étais un jeune professeur de 32 ans fraîchement arrivé au lycée Saint-Joseph et ce fut une rencontre abrupte car le frère Robert avait la réputation d'un homme sévère et dur qui n'hésitait pas à gronder tous ceux qui ne respectaient pas les consignes quand il fallait faire des photocopies. Et ce jour-là, je fus grondé. Mais quelques heures plus tard, au détour d'un couloir, je le croisai. Il portait son fameux béret basque et marchait déjà lentement. Il me regarda et me dit que le temps allait changer à cause du vent. Je compris bien plus tard que c'était sa manière de me dire un mot gentil.

Lors de ma prise de fonction en tant que directeur, j'ai découvert une autre facette du frère Robert. Chaque matin, à 8 heures 30, il passait au bureau pour un bref échange sur la vie du lycée. Sa connaissance du terrain, nourrie de toutes ces années passées en Turquie et à Saint-Joseph, m'ont permis de prendre du recul et de discerner dans les premières

décisions que j'ai eu à prendre et je l'en remercie car le frère Robert avait, à chaque fois qu'il faisait une remarque ou une suggestion, cette phrase rassurante: "Je vous dis ce qu'en pense mais vous en faites ce que vous en voulez".

Lorsque nous avons planifié l'ouverture du couloir des 10ème en 2017 , le frère Robert a fait preuve d'un grand sens de l'anticipation et de l'organisation en prévoyant la relocalisation de la bibliothèque des frères qui occupaient le 2ème étage et en formant des personnels d'entretien à des tâches simples de documentaliste. Preuve s'il en est de son talent d'éducateur polyvalent.

Enfin, durant les quatre dernières années de sa vie, ce fut à moi de venir à la communauté pour rencontrer le frère qui ne pouvait plus se déplacer facilement. Ce fut un temps de partage de lectures durant lesquels le frère aimait partager ses souvenirs, ses réflexions sur l'école mais aussi des anecdotes plaisantes dont vous trouverez quelques perles à la fin de cette notice.

Que le frère Robert repose en paix.

Paul Georges, directeur du lycée Saint-Joseph d'Istanbul

Récit du Frère Robert PrévotEAU (écrit entre 2010 et 2017)

SOUVENIRS D'ENFANCE 1934 - 1944

Voici mon premier souvenir, facile à dater à deux ou trois jours près. En effet, ma mère attend sous peu le bébé qui sera ma petite sœur et qui entrera dans notre monde deux semaines après, le 14 décembre 1937.

Dans les derniers jours d'octobre, je suis au bain dans la baignoire traditionnelle des campagnes à cette époque : la lessiveuse, installée près de la cuisinière en raison du froid. Estimant que l'eau est trop froide, ma mère veut ajouter de l'eau chaude. Au moment où elle le fait, je bouge et l'eau bouillante me tombe sur les jambes. J'ai trois ans.

11 juin 1940 : Ce jour-là, mon père, soldat, est tué au cours d'un bombardement à Louvois, village de Champagne. Je me souviens du jour où le décès de mon père est annoncé. C'est à la sortie de l'école en fin d'après-midi. Je rentre à la maison vers 17 heures. Je trouve toute la famille à la maison groupée autour de ma mère. Celle-ci pleure. J'apprendrai qu'il y a tellement de situations où on ne peut rien faire d'autre que pleurer.

Pendant cette période de la guerre, ma vie d'enfant est relativement tranquille. J'entends parler de la guerre, mais elle ne se déroule pas sous mes yeux et il m'est impossible d'imaginer en quoi elle consiste. La situation du village n'est pas celle de la première guerre mondiale. Il avait été anéanti. Ma mère y avait perdu trois de ses petites sœurs. En 1940, les armées passent rapidement, les combats se déroulent plus loin.

En juin 1940, les populations civiles reçoivent l'ordre de fuir devant les armées allemandes qui envahissent la France. Le père PrévotEAU, mon grand-père paternel, refuse absolument de partir, impossible de le faire plier : il reste seul à Pouillon. Les deux familles, celle de mon père et celle de ma mère, prennent ensemble le chemin de l'exode. Elles ont installé les vêtements et les objets jugés utiles ou précieux sur deux charrettes qui se suivent. Nous allons grossir le flot de ceux qui fuient l'envahisseur. De cet exode, je conserve quelques souvenirs, ceux d'un spectateur plutôt que d'un acteur, étant donné que je n'ai que 6 ans. Les moments vécus restent encore bien vifs dans ma mémoire.

L'armée allemande avance toujours. Au bout de quelque temps, nous devons reprendre l'exode pour aller encore plus loin. Il se termine rapidement avec la capitulation de la France. Nous n'avons plus de raisons de continuer, nous faisons donc demi-tour. Nous devons repasser par la ferme Saint Barthélemy. Nous voyons que les propriétaires sont

partis eux aussi en laissant les bêtes et les chiens de garde. Nous trouvons les chiens de la ferme tués dans la cour ; la plupart des autres animaux ont disparu.

L'arrivée à Pouillon me frappe particulièrement. Nous venons par la route de Merfy. Il y a près de deux kilomètres entre les deux villages séparés par un petit vallon. Au départ de Merfy, la route traverse d'abord des bois. En sortant des bois, on aperçoit Pouillon tout à coup, au sommet du versant opposé. Je me souviens de l'explosion de joie des grands-parents et des parents en voyant le village intact: toutes les maisons debout! C'est inespéré. En effet, durant la première guerre mondiale, Pouillon est resté trois ans entre les tranchées de l'armée française et celles de l'armée allemande; il a été rasé par les bombardements comme beaucoup d'autres villages de la Champagne. Il n'y a guère plus de vingt ans que cette destruction s'est produite : le souvenir est encore très frais dans toutes les mémoires. Il avait fallu faire disparaître les ruines qui restaient et ensuite tout reconstruire. Seul, mon grand-père maternel, maçon de profession avait restauré sa maison. sur les bases de l'ancienne. Aujourd'hui, les soldats sont partis et les maisons sont intactes. Grande joie !

Pendant notre absence, l'armée a occupé le village. Les bêtes: vaches, poules, lapins, ont disparu. Les soldats ont utilisé le matériel de chaque maison ; ils ont éparpillé les objets usuels à travers tout le village. Mais c'est sans comparaison avec la catastrophe précédente, tout le monde est content.

Pendant quelque temps, chaque famille doit faire le tour des maisons et fouiner partout pour récupérer ce qui lui appartient.

La dernière année de la guerre, nous avons à l'école de Pouillon une nouvelle et jeune institutrice. Elle a une peur bleue des bombardements. Nous ne tardons pas à nous en apercevoir et nous découvrons un phénomène qui nous vaut des heures supplémentaires de récréation. C'est le début de l'été 1944, les tuyaux du chauffage central sont vides. En frappant sur ces tuyaux, nous obtenons des coups sourds qui peuvent passer pour des explosions lointaines. Bonne aubaine ! Quelques coups ! L'institutrice pense tout de suite à une attaque de l'aviation sur Reims ou sur la base de Courcy. « Les avions ! Les avions ! » Elle ne veut pas recevoir l'école sur la tête. Elle nous fait sortir sur la cour. Au bout de quelque temps, comme il ne se passe rien, l'attaque est supposée terminée, nous rentrons sagement: nous l'avons échappé belle! Les élèves ne se fatiguent jamais des récréations.

ÉTUDES - FORMATION 1944 - 1954

Mon premier contact avec les Frères a lieu durant l'été 1944. Mon frère est déjà en pension depuis deux ans chez les Frères à Reims au collège du Sacré-Cœur. Toujours avec l'aide de l'abbé Paulet, j'y suis admis à mon tour.

J'entre en classe de 6ème à l'âge de 10 ans. C'est très jeune. A la fin de l'année, ma mère veut me faire attribuer une bourse par l'Etat. Mais il faut être dans les tout premiers de la classe pour en bénéficier. Ce n'est pas le cas. Comme je suis encore très jeune, je redouble la classe avec l'espoir d'être mieux placé l'année suivante et de pouvoir obtenir cette bourse.

Mes deux années passées au pensionnat ne se ressemblent guère l'une l'autre. Durant l'année 1944-1945, les deux principaux Frères professeurs dans ma classe ont des méthodes toutes différentes.

Le soir, à Pouillon, à la maison, une fois couchés, il nous arrive de parler ensemble dans le noir, notre mère et nous : c'est un des rares moments d'intimité dont je garde d'ailleurs le meilleur souvenir. Un soir, je dis : « Je serai curé. » Mon frère me coupe la parole: « Non. C'est moi qui vais devenir curé. » Je dis alors : « Bon. Dans ce cas-là, je serai Frère. » Depuis ce soir-là, je suis toujours du même avis. J'en parle avec mes camarades de classe.

Evidemment, il ne faut pas longtemps pour que le bruit arrive aux oreilles des Frères. Le Frère Maurice, directeur du pensionnat, m'appelle dans son bureau. Il me fait répéter mon choix. Il en a certainement déjà parlé avec ma mère. Il m'annonce que je vais quitter le pensionnat pour continuer mes études avec des enfants qui ont la même idée que moi. Je vais aller à Bettange, petit village du Grand-Duché de Luxembourg, à quelques kilomètres de la frontière française.

Petit Noviciat - 1946 - 1950

Les études au petit-noviciat de Bettange sont encore organisées suivant le programme du Brevet élémentaire, dont l'obtention donne le droit à l'enseignement dans les petites classes. Le cycle dure trois ans. A Reims, j'ai terminé la classe de 6ème du système moderne. Ici, je suis placé au niveau de la deuxième année du Brevet élémentaire.

A la fin de l'année, une nouvelle organisation dans l'Institut provoque un déménagement.

Les Supérieurs décident le regroupement des trois districts : Reims, Lille et Besançon. Le petit-noviciat devient commun aux trois et va s'installer à Besançon. Je vais continuer mes études dans le Jura.

En 1948, je passe le BEPC. Je suis admis. Les résultats sont annoncés sur la cour, à la porte d'entrée du bâtiment. Les lauréats sont heureux et le manifestent bruyamment. Quand le directeur lit mon nom, je saute de joie et je fais des virevoltes comme tous les autres brevetés. Je m'arrête subitement au milieu de mes cabrioles, je me dis en moi-même: « Qu'est-ce qui me prend? Pourquoi toutes ces démonstrations qui ne riment à rien ? » Je retourne me joindre au groupe en marchant tranquillement.

Quand je suis au petit noviciat à Besançon, je manifeste le désir de partir en mission. J'en fais part au Frère Damien Georges, Visiteur général. Il me félicite. Puis il ajoute : « Pour votre noviciat, vous irez à Bordighera. C'est très bien. C'est au bord de la Méditerranée. Il pousse des orangers dans le jardin. » Personnellement, je me pose des questions sur le rôle des orangers dans le choix d'une vie. Encore maintenant, je ne pense pas qu'un beau jardin et quelques oranges puissent être à l'origine du désir d'aller dans un autre pays. Pour certains, il semble que ce soit suffisant ! Méandres des voies du Seigneur! Je dois donc aller continuer ma formation avec ceux qui ont la même idée que moi, d'abord au noviciat missionnaire de Bordighera, puis au scolasticat à Rome. Quand j'en parle au Frère Assistant Zacharias, il me répond immédiatement: « Pas question! Vous irez au noviciat à Bettange.» Je suis d'accord, sans connaître exactement les raisons pour lesquelles je dois aller non pas à Bordighera au milieu des orangers, mais à Bettange où les pâtures sont plus abondantes que les vergers.

Noviciat - 1950 - 1951

Je retrouve donc Bettange quand j'arrive au noviciat en 1950. Notre directeur est le Frère Edmond de Jésus. Je l'estime beaucoup. Mais il doit évoluer dans un cadre de vie parfaitement balisé par des règlements mûris pendant des décennies.

Il ne lui reste pas beaucoup de place pour l'initiative ou l'imprévu : notre vie se déroule dans un carcan plus qu'un cadre de vie. Le meilleur de son influence réside dans les réflexions personnelles à bâtons rompus qu'il fait au début de ses conférences quotidiennes.

L'année est tranquille. Les souvenirs sont rares.

Scolasticat - 1951 - 1954

En 1951, je passe avec Frère Edmond au scolasticat d'Annappes, près de Lille : il y remplit la même fonction. Je reste là trois ans pour continuer mes études. La formation pédagogique nécessaire à mon métier doit accompagner les études universitaires : en fait, elle est bien légère et se limite à quelques cours théoriques.

Le Frère Edmond laisse chez certains la réputation d'un homme très dur. Bien sûr, il sait ce qu'il veut et il le fait ; mais personnellement, je ne m'en suis jamais plaint. Mieux ! Il remarque que j'ai besoin de beaucoup de sommeil. Bien que l'usage de la sieste ne soit pas connu dans le nord de la France, et encore moins pratiqué dans les maisons de formation, il m'envoie de temps en temps faire un somme durant l'après-midi alors que je ne lui ai jamais rien demandé.

Je passe le baccalauréat Série Moderne C en 1952. Je continue les mathématiques à l'université.

Je dois commencer par l'étape obligatoire : mathématiques générales. Les cours sont donnés à l'Université catholique par le chanoine Annique, amateur de vélo et surnommé par ses étudiants : le Mec'Annique, évidemment. Je ne garantis pas l'orthographe de son nom : je ne me rappelle pas avoir vu écrit.

Après ma demande de départ en mission, je suis désigné pour aller travailler en Turquie, pays plus sévère que d'autres au Moyen-Orient en matière de titres pédagogiques et universitaires. Les règlements du Ministère de l'Éducation nationale turque exigent la licence d'enseignement pour être reconnu comme professeur dans le secondaire : un professeur candidat en Turquie doit posséder les mêmes diplômes que ceux qui sont exigés par le pays d'où il est originaire pour ce même niveau. J'ai échoué au certificat de Calcul Différentiel et Intégral en 1954 ; je dois continuer les cours à l'université de Lille pour obtenir la licence complète. Je résiderai à Annappes.

Le Frère Olivier Etienne, Visiteur, en décide autrement. Au lycée Saint-Michel d'Istanbul un professeur nouvellement arrivé a échoué si brillamment dans la profession qu'il a fallu le retirer de la classe avant la fin du premier mois de l'année scolaire. Le Frère Visiteur Olivier Etienne prend l'affaire en mains et la conclut avec sa maîtrise expéditive et coutumière. Il m'envoie à Saint-Michel pour remplacer ce professeur. Les études universitaires que je dois faire et les diplômes requis sont remis aux calendes grecques !

Études universitaires - Lille 1960 - 1963

Après deux années passées à Jérusalem pour remplir les obligations du service militaire, je dois rentrer à Lille pour terminer ma licence.

L'appellation SUDFEC désigne une maison de Frères étudiants qui suivent les cours de l'université de Lille: Scolasticat Universitaire des Frères des Ecoles Chrétiennes. Ceux qui se trouvent là viennent dans le seul but de faire des études. Ils ont le vivre et le couvert assurés ; leur rythme de vie est fixé par les cours et les études. Ils viennent de la planète entière. Je me rappelle avoir été avec des Canadiens, Colombiens, Vietnamiens, ou des Français venant de toutes les régions de France ou de Madagascar et même de Turquie.

Après bien des remises à une date ultérieure, après bien des périodes de formation dans des directions différentes (études universitaires, retraites de longueurs diverses : huit, vingt et trente jours, noviciat de trois mois en attendant celui de six mois), après des changements de lieux d'activités (pays, communautés, universités), après bien des occupations variées (professeur, surveillant, bibliothécaire, responsable de mouvements apostoliques ou de sports, responsable d'internat), après des expériences d'enseignement dans des matières variées (mathématiques, physique, biologie, français, musique, dactylo, morale), après 12 ans d'attente (du bac math en 1951 au dernier certificat de licence en 1963), je suis diplômé d'université: « Licence ès-sciences mathématiques pures».

Second noviciat

En octobre 1962, le Frère Olivier Etienne, toujours autant inspiré dans ses décisions administratives, me dit:« Vous n'avez plus qu'un certificat de licence à passer. Vous aurez du temps de repos. Vous irez au Second Noviciat de trois mois à Bordighera ».

C'est l'époque où la formation des Frères commence à recevoir des changements encore bien timides, mais indispensables. Les mentalités évoluent plus vite que les pratiques introduites peu à peu pendant des décennies de méthodes autoritaires et inadaptées à la vie réelle.

En 1974, je suis envoyé à Rome pour participer à la session du second noviciat. Notre groupe est assez nombreux et il y règne une ambiance bien fraternelle. Mais la durée est trop brève : quelques mois seulement ; les langues des différentes nationalités et les habitudes nationales des participants provoquent la formation de groupes qui communiquent assez peu entre eux.

TURQUIE 1954 - 1958

La loi turque interdit aux fonctionnaires tout signe extérieur d'une appartenance à une religion quelle qu'elle soit : islam, christianisme ou autre. Je dois donc abandonner l'habit religieux. Avant mon départ, les Frères renouvellent entièrement ma garde-robe : costumes, cravates, sans oublier le chapeau mou qui remplacera le tricorne. Je brûle tous les signes extérieurs de mon état religieux dans la chaudière du chauffage central d'Annappes. Destinée imprévue qui a cependant sa petite utilité.

J'arrive en Turquie à İstanbul pour la première fois le 10 novembre 1954 : j'ai en poche l'autorisation écrite de ma mère pour passer la frontière, car je ne suis pas encore majeur : je n'ai que 20 ans.

J'entre en fonction au lycée Saint-Michel et j'y reste un an.

A la toute première leçon de ma carrière professionnelle, je donne quelques exercices d'algèbre à mes élèves. Ils doivent les effectuer sur leur cahier, je vais les corriger immédiatement. Un des élèves les résout rapidement et se lève sans demander d'autorisation pour me montrer son cahier. Des yeux, je lui indique sa place pour lui faire comprendre qu'il doit y rester et attendre. Il y retourne immédiatement sans broncher. Je suis surpris de l'efficacité de mon geste.

En tant que professeur de mathématiques, je propose les bus d'Istanbul à mes élèves comme image de l'infini : « Il peut y avoir autant de personnes que vous voulez dans un bus, il y a toujours assez de place pour en ajouter une. »

Après une année passée à Saint-Michel, je dois continuer sur place. À Izmir Saint-Joseph, la situation du personnel est plutôt mauvaise. A dix jours de la rentrée, le Frère Inspecteur Félix séjourne à l'hôpital pour des problèmes récurrents de hernie. Le Frère Sylvain, à la dernière extrémité, se trouve aussi à l'hôpital. Le Frère Olivier Etienne m'envoie étoffer un peu la communauté d'Izmir. Mes études universitaires, jamais terminées, toujours en chantier officiellement, ne sont pas même évoquées.

J'arrive au collège Saint-Joseph d'İzmir en 1955 quelques jours avant la rentrée. A notre première conversation, le Frère Directeur Pierre Marie me dit textuellement : « Vous avez fait des études en mathématiques. Je vais vous faire changer votre fusil d'épaule. Je vous donne le français, la biologie et la musique en 7ème.»

L'effectif monte à 64 élèves ! J'y enseigne le français pendant trois ans. Je ne donne de leçons que dans cette classe, ce qui me laisse beaucoup de temps en dehors : je l'emploie à faire des corrections intensives. Le grand nombre d'élèves nuit certainement à la qualité des résultats, mais la nécessité rend ingénieux.

Les cours commencent à 8 h 15. Mais les portes des classes sont ouvertes le matin dès 7 h 30. Les élèves peuvent travailler en étude pendant les trois quarts d'heure d'attente. Je profite de ce temps là. Quand les élèves arrivent, ils trouvent au tableau dix mots du vocabulaire pris dans la leçon de la journée avec les définitions et une phrase en exemple. Ils les copient dans leur cahier de vocabulaire et ils ont la possibilité de composer eux aussi sur une feuille une phrase avec chacun des mots. Je ramasse leurs phrases à 8 h 15 : le lendemain, ils ont leur papier corrigé et noté.

Etant donné le respect des élèves turcs pour tout ce qui ressemble à une note, rares sont ceux qui ne font pas ce travail quotidien.

Les premiers jours, la structure de phrase est libre. Puis, j'interdis d'y placer le verbe être. Puis, au fil des jours, d'autres interdictions de tournures usuelles comme celle de commencer la phrase par « Mon oncle... ». Ensuite, diverses obligations de difficulté progressive dans le texte: introduction d'adjectifs, de compléments variés, de pronoms, d'adverbes; plusieurs propositions de natures variées; pronoms relatifs... A la fin de l'année, les élèves font chaque jour une dizaine de petits paragraphes assortis d'exigences en tous genres. Comment voulez-vous faire de l'oral dans une classe si populeuse? Je n'ai pas trouvé d'autre méthode pour faire travailler les élèves et s'exprimer par eux-mêmes.

Quand j'arrive à Izmir, les Frères qui s'y trouvent ont grand mérite. Ils sont tous âgés. Le plus jeune au-dessus de moi, le Frère Marius, a trois fois mon âge (je crois me rappeler : 63 ans) et les autres dépassent les 65 ans. A cette époque-là, la retraite à 65 ans n'est pas encore obligatoire en Turquie. Les Frères continuent leur travail avec beaucoup de persévérance et de courage. Le Frère Anselme (84 ans) enseigne les difficultés du b-a-ba aux enfants de la première élémentaire, sans oublier le dessin des bâtons: 5 ou 6 bambins de 5 à 6 ans. Et moi, Frère Arthème Maurice - Professeur, j'y reste 3 ans.

TRANSJORDANIE (Jérusalem) 1958 - 1960

Le Frère Olivier Etienne m'envoie ensuite à Jérusalem. Je m'y rends sans le moindre obstacle. Le collège des Frères est situé dans la vieille ville, alors sous l'autorité du roi Huseyin qui règne sur la Transjordanie. J'ai un permis de travail en Transjordanie, j'y réside en toute légalité. Je peux donc profiter de la dérogation établie en France : les autorités me délivrent un livret militaire et me confient une « mission spéciale à l'étranger » qui me dispense du service militaire routinier. Mission: deux ans d'enseignement à Jérusalem.

TURQUIE 1963 - 2022

İstanbul - Lycée Saint Joseph 1963 - 1966

Après cinq ans d'absence, je rentre en Turquie durant les vacances d'été 1963, muni de tous les diplômes voulus pour enseigner les mathématiques, et même la physique à l'occasion. Je suis envoyé au lycée Saint-Joseph situé à Kadikoy, sur la rive asiatique du Bosphore à İstanbul.

L'établissement est un lycée pour garçons. Il comprend externat et internat et il a le statut de 'Lise'. Le nombre des internes tourne autour de 300-350 pour une population scolaire totale de 700 environ. Pour la préparation et la distribution des repas et pour assurer l'entretien des locaux et des installations, il faut un régiment de domestiques, d'autant plus que les élèves ne font pas eux-mêmes leurs lits.

Les surveillances de l'internat sont assurées jour et nuit par les Frères qui sont encore nombreux. Les Frères âgés qui ne peuvent plus enseigner sont très heureux de faire de nombreuses surveillances : cours de récréation, réfectoires, études, dortoirs et garde du petit groupe de pensionnaires qui ne rentrent pas chez eux le dimanche.



La première année, je suis chargé d'enseigner les mathématiques en classe de 9^{ème} (classe de seconde dans le système français). Je donne aussi la leçon de physique au même niveau. Je vais retrouver l'enseignement des matières pour lesquelles j'ai passé des années à l'université. En réalité, je suis spécialisé en mathématiques. Mais la licence en mathématiques inclut un certificat en sciences physiques ; pour les autorités locales, j'en ai fait assez pour avoir la compétence voulue dans la branche physique du plus bas niveau au plus haut. Ces autorités n'en voient pas la différence et n'ont jamais assisté à une discussion entre un mathématicien et un physicien : chaque interlocuteur sait que sa branche n'a rien à voir avec celle du vis-à-vis et que de toute façon « les meilleurs, c'est nous ».

La Turquie n'a pas encore réalisé de grandes réformes modernes dans les programmes ou dans le système administratif de l'Éducation Nationale. Les mathématiques sont toujours divisées en deux matières traditionnelles : algèbre et géométrie. La trigonométrie et la géométrie descriptive sont incluses dans la géométrie. Dans les classes terminales, les élèves ont un cours de cosmographie de deux heures hebdomadaires. La physique suit les programmes tels que je les ai étudiés moi-même, avec les leçons traditionnelles sur les pressions, les volumes et les mesures d'unités qui plaisent tellement aux élèves : chaleur spécifique, masse volumique... et changements de systèmes d'unités.

Je suis nouveau au lycée. Les élèves ont les mêmes réflexes que partout ailleurs. Au moment où j'entre en classe pour la première fois, l'un d'entre eux qui ne m'avait jamais vu dit « Geyik ». Tous adoptent ce mot comme surnom pour moi: le baptême du feu. Je ne me montre pas mécontent. Le mot « Geyik » en Turquie est le terme qui désigne le cerf, et en particulier celui qui servait d'emblème au peuple hittite bien des siècles auparavant. C'est nettement plus digne que certains surnoms qui font allusion aux occupations ou aux défauts d'un professeur et qui ne sont pas toujours du meilleur goût. Trois ans plus tard, quand j'arrive à Saint-Michel, mon surnom va disparaître par enchantement. En effet, une magnifique paire de bois de cerf décore le bureau du Frère Inspecteur. Je m'installe devant. Le Frère Himber tire la photo et on la vend aux élèves. Plus de surnom !

Parmi mes fonctions, j'ai la charge de bibliothécaire de la division des grands élèves. Ma compétence en bibliothèque provient du fait que le Frère Joseph, mon prédécesseur resté longtemps à ce poste, est décédé au mois de juin, trois mois avant mon arrivée. A tout nouveau venu, on attribue de l'énergie comme quatre. J'arrive ; donc je suis tout indiqué pour devenir le nouveau bibliothécaire, sans autre enquête, ni jugement de valeur. Heureusement, j'aime les livres, je suis content de faire lire. La compétence viendra avec la pratique.

Lycée Saint-Michel 1966-1978

En septembre 1966, plusieurs Frères de la communauté de Saint-Michel (Feriköy) partent à la retraite. J'y suis envoyé comme professeur en même temps que le Frère Paul Himber pour aider ceux qui restent. Le Frère Himber enseigne le dessin et travaille beaucoup à l'intendance. De mon côté, je suis nommé à un poste de professeur de mathématiques. Il était temps. Je m'installe de nouveau en Europe.

Quand je reviens en 1966, la section du lycée est fermée. Je n'en connais pas la raison précise; mais je pense que c'est une question de personnel enseignant, suite à la diminution du nombre des Frères.

Dans les années 1960, la relève des Frères par des directeurs ou des professeurs laïcs n'est pas encore envisagée par les Supérieurs pour la Turquie. Quand le petit nombre des Frères ne permet pas de tenir toutes les classes, une solution consiste à fermer une section. Les grandes classes ont été sacrifiées: il ne reste que les classes du premier cycle.

De ce fait, les élèves qui terminent le premier cycle à Saint-Michel doivent trouver une place dans un autre lycée français s'ils veulent continuer leurs études dans cette langue. Le lycée Saint-Joseph de Kadiköy a ouvert une classe supplémentaire à chaque niveau de la section des grands pour pouvoir accueillir ces élèves venant de Saint-Michel. Cette solution occasionne quand même des problèmes aux parents.

D'une part : un problème de finances, car le changement d'établissement oblige plus d'un élève à devenir interne. D'autre part, s'ils restent externes, ils doivent traverser le Bosphore matin et soir par bateau, ce qui représente de deux à trois heures de déplacements quotidiens. La dépense est moins grande que pour l'internat, mais la fatigue est très importante.

Pour ne pas perdre une bonne partie des connaissances qu'ils ont acquises, ils peuvent essayer de s'inscrire dans d'autres lycées enseignant en français. Mais les places ne sont pas garanties. De telles conditions rendent plus difficile le recrutement des élèves à Saint-Michel au niveau de la 6ème ; car les parents hésitent à devoir chercher encore un nouvel établissement qui leur convienne pour la suite au lycée. Il en résulte par le fait même une baisse de qualité dans le recrutement. Trois ou quatre ans après mon retour, sous le directorat du Frère Himber, les grandes classes seront réouvertes.

A l'ensemble de mes attributions, s'ajoute durant une année ou deux l'enseignement de la chimie. Encore de l'imprévu ! Je cherche encore quels diplômes et quelles qualifications les supérieurs de l'Institut et les employés de l'Education Nationale ont pu découvrir dans mes dossiers pour m'attribuer de telles compétences.

Je n'ai jamais fait de chimie depuis le temps de mes études secondaires, à l'époque où la leçon se donnait en classe à l'aide de quelques bâtons de craie et d'un tableau noir. Mais c'est un fait : je peux enseigner la chimie, l'administration a déclaré que je suis compétent; ça ne se discute pas !

Cependant, il ne faut pas désespérer de l'avenir ! Après quelque temps, je suis engagé au collège Notre-Dame de Sion pour y enseigner les mathématiques. En contrepartie, une Sœur de Sion vient à Saint-Michel pour la chimie. La Sœur a les diplômes voulus, elle est donc plus compétente que moi, ce qui n'est pas un exploit en la matière. C'est un arrangement plus logique. Chaque leçon se trouve donnée par un professeur qualifié. Nous n'avons pas un grand chemin à faire ni l'un ni l'autre, car la distance à parcourir entre les deux lycées ne demande pas vingt minutes à pied.

La communauté de Saint-Michel est fermée en 1976. Le Frère Bénistant et moi, nous continuons à enseigner sur place, tout en faisant partie de la communauté de Kadıköy.

İzmir Collège Saint-Joseph 1978 - 1987

Durant l'été 1978, je suis nommé à İzmir où j'arrive pour remplir un poste de professeur. Le Frère Himber est choisi comme directeur. C'est sans compter sur la ténacité de Cemal bey : il craint que la forte personnalité du Frère Himber ne lui laisse pas les coudées franches. Il réussit à empêcher sa nomination en trouvant une soi-disant faute administrative dans la gestion de Saint-Michel.

Le chauffage central qu'il a fait installer serait contraire au traité de Lausanne devant les yeux de quelques fonctionnaires complaisants, en dépit de toutes les autorisations dûment accordées. Donc, le Frère Himber ne peut pas devenir directeur.

Je reste le seul Français à remplir les exigences académiques voulues pour exercer la fonction.

Comme me le laissait entendre en 1965 le Frère Bernard, sous-directeur au lycée Saint-Joseph de Kadiköy, je n'ai jamais été directeur par le passé. Cemal bey doit espérer pouvoir continuer à régenter la maison comme il l'entend. Je suis nommé sans encombre. Je pense que les supérieurs en ont été informés; ce n'est pas tellement sûr, car de mon côté, je n'ai jamais reçu ni infirmation, ni confirmation.



Les raisons de ma nomination sont aussi logiques et réfléchies que bien souvent dans mon passé.

Un des grands problèmes du collège d'Izmir est l'absence des classes du lycée. Le collège s'est reconstitué tant bien que mal dans les années qui ont suivi l'incendie d'Izmir en 1922. Le temps n'a pas été suffisant pour rétablir les grandes classes. Le traité de Lausanne est venu: interdiction de changer quoi que ce soit à la situation telle qu'elle est à la date de la signature du traité. L'affaire est classée.

Le Frère Pablo, supérieur général, vient à passer à Izmir au cours d'une de ses tournées générales à travers le monde. La question ressort une nouvelle fois. Les parents tiennent fermement à ce projet. Les Frères le souhaitent également pour l'avenir du collège, mais la chose traîne depuis longtemps. Indépendamment du traité de Lausanne qui interdit l'ouverture, il faut l'assentiment des autorités de l'Institut.

Quand le Frère Pablo passe chez nous, les mères des élèves demandent à avoir un entretien avec lui. Accordé !

L'entrevue dure une heure. Malgré toutes les difficultés et devant l'insistance et la ferme volonté de ces dames, compte tenu de toutes les promesses d'aide en tous genres qu'elles multiplient sans compter, le Frère Pablo baisse les bras et la décision est prise de demander cette ouverture. Ce sera la dernière fois que j'aurais entendu parler de ces dames.

Durant toutes les démarches que nous devons faire pour que les autorités turques donnent la fameuse autorisation d'ouverture, nous ne les reverrons jamais. Mais les Supérieurs de l'Institut approuvent cette décision.

Le fonctionnement d'un lycée et les éléments indispensables pour dire qu'on est en présence d'un lycée varient suivant les points de vue. Voici ce qu'en pense le directeur de la succursale de la Türkiye İş Bankası (Banque du Travail de Turquie). C'est un homme important qui a l'habitude de manier les grands problèmes : il nous a déjà dit lui-même à plusieurs reprises que si sa banque faisait faillite, c'est la Turquie qui ferait faillite. Nous lui parlons de l'ouverture éventuelle du lycée. Il nous donne son avis. Le voici : « Qu'est-ce qu'il faut pour ouvrir un lycée? Une classe, un bureau, une toilette et un coin où préparer le thé. » Certaines priorités s'imposent. Une fois l'autorisation accordée, il ne restera plus qu'à établir un budget, trouver des professeurs, des salles de classe, des laboratoires et autres : simples accessoires !

La permission est accordée sans trop de paperasseries. Je ne pense pas qu'il y ait eu beaucoup de demandes de cet ordre au cours de l'histoire de la république turque. C'est peut-être ce qui a facilité la chose. Cependant, nous n'avons pas pris garde à un détail : sur la demande, nous parlons de la classe de 9eme, qui est la suite normale de la 8eme. Il ne nous vient pas même à l'esprit que l'autorisation soit demandée uniquement pour les classes de 9eme sans penser aux classes supérieures.

Mais aux yeux du personnel de l'administration, il n'en va pas ainsi. Vous avez demandé et obtenu l'autorisation pour la gems; un point, c'est tout. Nous devons recommencer tous les papiers pour les deux autres classes.

Vers la fin de l'année scolaire 1986-87, je reçois une lettre du Frère Métayer. Il me demande si j'accepterais de quitter la direction d'Izmir parce qu'il pense y nommer un laïc, qui travaille à Saint-Michel d'Istanbul depuis quelques années. Je lui réponds oui par retour de courrier: ça fait neuf ans que je suis directeur au même endroit, il est grand temps de changer.

Istanbul Lycée Saint-Joseph 1987 - 2022

Je reviens à Saint-Joseph d'Istanbul en 1987. Je l'avais quitté en 1966. Bien des changements se sont produits pendant ce temps. En particulier, la section de l'internat n'existe plus. Cela tient à deux raisons principales : d'une part, les événements politiques et anarchiques des années 70 qui modifient les habitudes de la population à cause du sentiment d'insécurité générale; et d'autre part, la forte diminution du nombre des Frères qui assurent la plupart des surveillances de l'internat. Les Frères ont peu à peu été remplacés par des étudiants tout heureux de s'offrir un petit salaire. Mais le procédé a été décevant, surtout du point de vue de la compétence et de l'assiduité. Il y avait environ 25 Frères en 1966 ; nous nous retrouvons 7 en 1987.

Je suis reconnu comme directeur et professeur à Izmir, mais mon permis de travail n'est pas valable pour Istanbul. Je dois recommencer toutes les formalités pour obtenir le droit d'enseigner assorti d'un permis de séjour pour Istanbul. Ce n'est qu'une formalité, mais c'est le règlement !

Je retrouve ma fonction première : professeur. C'est à Saint-Joseph la maison de Turquie où je vais rester le plus longtemps. Cette période a été marquée par des changements nombreux et importants.

En 1987, je m'installe dans la chambre du logement qui m'offre un coup d'œil direct sur la mer de Marmara. Le paysage est magnifique. La mer, les îles, l'autre rive de la Marmara à l'horizon. Un soir, j'assiste à la montée d'un orage qui vient du fond de l'horizon.

J'admire l'arrivée des nuages, les éclairs, la venue rapide de la pluie. Je ne vais me coucher qu'au moment où l'orage est juste au-dessus de nos têtes.

Le nombre des élèves tourne toujours autour de 700-750. Vers 1993, le lycée obtient le droit à la mixité. Celle-ci s'installe progressivement, en commençant par les classes préparatoires. En 1997, par suite d'une nouvelle loi turque sur les écoles primaires, nous devons fermer les classes du collège.



A partir de cette année-là, les élèves qui nous arrivent ont 14 ans ; par rapport aux années précédentes, c'est un handicap pour l'étude d'une langue étrangère. Ils ne font plus qu'une année de préparatoire, ce qui contribue encore à faire baisser le niveau. En 2005, une nouvelle loi impose une quatrième année au cycle du lycée. Finalement, les élèves restent actuellement cinq ans à Saint-Joseph. Cette dernière loi n'est pas un grand avantage pour l'étude de la langue. Certains élèves peu doués pour les langues ou peu désireux de mettre en pratique ce qu'ils étudient terminent le collège sans être vraiment capables de tenir une conversation simple, ou même sans pouvoir énoncer la petite phrase dont ils ont besoin pour demander un document officiel au secrétariat.

L'effet du concours d'entrée à l'université tel qu'il est organisé depuis quelques années est manifeste. C'est une catastrophe. Quand j'ai quitté Saint-Michel en 1978, je faisais prendre les annales du baccalauréat Série C à mes élèves de terminale. Ils résolvaient les problèmes de la session précédente.

Maintenant, il leur est difficile de résoudre les petits exercices qui se trouvent au début de chaque épreuve. Le style des questions du concours impose un format de questions dont la résolution est limitée à un choix entre plusieurs réponses offertes. Il y a un appauvrissement réel de la formation.

Les professeurs éprouvent bien du mal à former les élèves à la réflexion personnelle et aux méthodes scientifiques. Les professeurs de mathématiques et de sciences se plaignent également de absence totale de la formation au raisonnement: les élèves sont perdus dès que la résolution d'un exercice demande le rapprochement de deux résultats antérieurs pour continuer le problème. Il va sans dire que les activités littéraires comme les dissertations ou les études de textes sont sacrifiées.

Le premier objectif des élèves est de réussir le concours d'entrée à l'université par tous les moyens. Ils négligent les cours classiques pour courir dans les dersane, institutions dont le seul but est de faire réussir au concours. Ils se remplissent la tête d'astuces ou de détails encyclopédiques qui leur permettent de gagner automatiquement et rapidement les points nécessaires.

Le diplôme de fin d'études n'est plus qu'une formalité indispensable. L'élève s'y consacre au minimum parce qu'il ne cherche que l'avantage immédiat : « gagner l'université ».

A partir de 1999, le Frère Robert est retraité au lycée Saint Joseph mais il ne chôme pas pour autant. Il continue ainsi de rendre service à la communauté en s'occupant des photocopies puis, plus tard, en revenant à l'une de ses premières attributions, en participant au catalogage et à la surveillance de la médiathèque. Parallèlement à cela, il gère la bibliothèque des Frères. Tant que sa santé le lui permet, il continue à préparer ses repas, à écrire des mails et à rendre des visites quotidiennes à différents membres de la communauté avec lesquels il partage volontiers ses avis tranchés et ses souvenirs personnels. Sa santé décline sérieusement en 2022, il restera de long mois à la maison de repos des Petites sœurs des pauvres à Bomonti avant de nous quitter le 8 octobre 2022. Il est enterré au Cimetière Catholique Latin de Kadıköy. Son récit se termine par ses mots :

J'arrête !

Je pourrais continuer. Je suis revenu à Istanbul depuis plus de 30 ans. Les souvenirs s'accumulent chaque jour. Pour combien de temps ?

Durant ces trente années, la Turquie a subi des changements imprévisibles et très importants.

Les autorités y sont pour quelque chose.

Les découvertes modernes et leur utilisation ont provoqué en Turquie comme ailleurs des changements importants, tant dans les modes de vie que dans les réflexes quotidiens.

Le signaler est banal. Mais la qualité et le pittoresque des souvenirs en ont été affectés. Bien des jeunes turcs ne se reconnaîtraient pas dans ce que j'ai noté. Toutefois, leur vie profonde et ce qui en découle dans les réflexions intimes n'ont pas changé autant que les aspects visibles à tout moment. Il n'est pas rare de voir réapparaître ces marques dans le quotidien des comportements.

Venez. Regardez autour de vous. Vous trouverez aussi quantité de petits faits qui peuvent être notés. Enrichissez vous-même votre trésor personnel de souvenirs.



TÉMOIGNAGES

Mot du Frère Visiteur prononcé par Paul Georges aux funérailles du Fr. Robert

Frère Robert a rendu l'âme après une longue lutte dans sa 89ème année. Il a mené sa vie avec une lucidité et une régularité exemplaire suivant le précepte du livre de l'Ecclésiaste : « Il y a un temps pour chaque chose. Tout ce qui se produit sous le soleil arrive en son temps. Il y a un temps pour se taire et un temps pour parler, un temps de guerre et un temps de paix, un temps pour vivre, et un temps pour mourir ; Tout se termine par la mort, tout vient de la poussière et tout retourne à la poussière. »

Frère Robert, vous avez répondu à l'appel du Seigneur : « Quitte ton pays et suis-moi vers le pays que je t'indiquerai ». Vous avez quitté votre pays, la France. Vous avez quitté Reims, la ville du fondateur pour venir et servir la Turquie qui est devenue votre pays adoptif que vous avez tant servi et aimé jusqu'à votre dernier souffle. Frère Robert, vous avez été un homme de grande curiosité intellectuelle dans tous les domaines, un connaisseur authentique de la langue française, professeur, directeur, assoiffé de savoir et de culture. Vous étiez aussi un homme de grand cœur, lucide, et de grande franchise qui pouvait paraître parfois blessante. Votre simplicité était distinguée ainsi que votre contact avec les ouvriers et les gens simples.

Frère Robert, par votre travail à la bibliothèque vous avez acquis l'image de la personne organisée et méthodique. Le Frère Robert, vous avez mis toutes vos compétences, notamment celle de fin gourmet, au service de votre communauté des Frères. Vos longues années de présence en Turquie ont fait dire de vous que vous étiez des archives ambulantes auxquelles on avait souvent recours. Frère Robert, nous vous devons aussi cette reconnaissance de l'Institut auprès du gouvernement Turque en tant que personne morale.

Frère Robert, nous n'oublions pas votre témoignage d'homme de culture, de travail bien réalisé, de lucidité et de prévoyance. Frère Robert était un infatigable travailleur rendant utile sa vie par le travail et la lecture. Aujourd'hui, Vous répondez à l'appel du Seigneur « Viens, serviteur bon et fidèle, entre dans la joie de Ton maître ». Nous prions aujourd'hui, Frères, famille PrévotEAU, lasalliens et amis, pour que le Seigneur de toute miséricorde accueille Frère Robert dans Sa joie. Qu'il repose dans la Paix du Seigneur.

Michel Bertet

Il y a en ce moment en France un peintre à la mode qui s'appelle Robert Combas. Chaque fois que j'entends son nom, je pense à Frère Robert, qu'en moi-même j'appelais Robert Gambas. Contrairement aux humains qui sont doux à l'extérieur (la peau puis les muscles) et durs à l'intérieur (les os), les gambas, comme tous les crustacés, ont le squelette en externe et tout ce qui est fragile en interne.

Ainsi en était-il de Frère Robert. Sous l'apparence d'un caractère rude qui faisait peur à beaucoup, il cachait soigneusement un cœur sensible. Et s'il sentait son cœur proche de la surface il le renvoyait brutalement tout au fond.

Quand il s'occupait de la photocopieuse à Saint Joseph de Kadiköy, les professeurs venaient timidement apporter les sujets à reproduire.

- Bonjour Frère Robert

- Bonjour bonjour, mettez ça ici.

- Hum, c'est que c'est un peu urgent

- Et vous croyez que je n'ai que ça à faire, revenez demain.

Et on revenait demain.

Il y avait une autre façon de faire :

- Bonjour Frère Robert, je viens vous déranger dans votre travail, mais ce n'est pas pressé.

Alors il se fâchait, ou faisait semblant :

- Vous ne me dérangez pas du tout, arrêtez de dire des bêtises, donnez-moi ça, je le fais de suite.

Un jour, Frère Robert m'a dévoilé son secret.

- Vous savez M. Bertet, on a deux vies, celle du jour et celle de la nuit. Celle de la nuit ne trompe pas, la vérité est dans les rêves.

Chaque matin il écrivait les détails du rêve de la nuit. Un jour sans doute on en fera un livre, un livre brut de douceur, et l'on verra la vraie nature d'un homme qui avait perdu très jeune son père et qui a consacré à sa mère toute son affection. L'affection qu'il renfonçait au plus profond quand elle menaçait de sortir, il la gardait pour sa maman.

On lira sans doute aussi un jour le récit qu'il a fait de sa vie. Ce n'est pas un récit continu mais une succession de situations concrètes intelligemment observées. Car c'était un observateur attentif des choses et des gens, les élèves et les adultes. Chaque jour il s'inquiétait du vent dont il avait une connaissance fine.

- Aujourd'hui le vent souffle du sud-ouest, les élèves seront très excités, mais ne se battront pas.

- Ce matin le vent est froid, il vient des Balkans. Des ennuis en perspective.

Il voyait clair dans le jeu des élèves, et loin. De tel élève insupportable qui accumulait blâmes et bêtises il disait :

- Il est très attaché à son école. Un jour vous verrez il sera président de l'amicale des anciens.

Et en effet...

Son opinion sur les employés et les professeurs était tout aussi juste. Il savait très bien qui travaillait réellement et qui recyclait continuellement les vieux cours et les vieux devoirs, indéfiniment photocopiés. Je l'entends encore :

- Voyez ce professeur qui tient si bien sa classe, personne ne bronche. Malheureusement, avec lui, ils n'apprennent rien !

Et quand on lui demandait conseil, et on lui demandait souvent conseil, il mettait aussitôt le demandeur à l'aise :

- Je vais répondre à votre question mais sachez que si vous ne suivez pas mon opinion, je ne vous en voudrai nullement. Car j'ai des éléments que vous n'avez pas et vous en avez que je n'ai pas.

Ahmet Birsal

Discipline, travail et lecture.

Dans la personne de feu Frère Robert se réunissaient parfaitement ces trois mots qui, dans le système éducatif de notre pays, tendent malheureusement à s'éloigner au point de disparaître.

Il était mon professeur de mathématiques au lycée. Il portait également le titre d'inspecteur, en qualité de quoi il avait instauré une discipline parfaitement ancrée dans chaque aspect de la vie du lycée. La fameuse discipline française. C'est quelque chose qui a marqué toute ma vie... et qui a contribué à former la philosophie de vie et de travail de nombre d'entre nous.

À cette époque, il n'était pas question de passer en classe supérieure sans travailler d'arrache-pied... on risquait le «redoublement»... ou bien les examens de rattrapage... on ne laissait pas les portes béantes à ceux qui ne faisaient pas d'efforts. La direction de l'école, dont il faisait partie intégrante, représentait pleinement cette approche, sans la moindre ambiguïté.

Jusqu'à ses dernières années, sa vie est restée parfaitement disciplinée. Il se levait tôt, prenait d'abord le temps de lire le journal, puis un livre, avant de se mettre au travail. Il lui arrivait aussi parfois de faire des mots croisés.

Dans la dernière période de sa vie, j'ai eu la chance de travailler à ses côtés. Malgré son grand âge, sa mémoire était aussi claire que du cristal, et son expression toujours aussi assurée. Il savait ce qu'il visait, et l'obtenir.

L'école était sa maison, ses employé·e·s les membres de sa famille. Il prenait le temps de bavarder avec elles et eux, tendait l'oreille à leurs soucis, savait ce qu'ils et elles vivaient et s'efforçait de les aider du mieux qu'il le pouvait. Il avait la main sur le cœur.

Il est de ces phrases que l'on emploie parfois métaphoriquement... on dit ainsi souvent de telle ou telle personne défunte, à tort ou à raison, qu'elles «travaillèrent jusqu'à leur tout dernier jour»... Pour ce qui est de feu Frère Robert, l'emploi d'une telle phrase est entièrement justifié, j'en suis témoin... En effet, jusqu'au jour fatidique où, à 90 ans, il tomba, se cassant le col du fémur ce qui provoqua son hospitalisation, il se consacra sans relâche à la formidable bibliothèque des Frères, qui se trouve au dernier étage de notre école et contient des œuvres d'une immense valeur. Par ses efforts et ses soins constants pendant des années, il rassembla et protégea ainsi un fonds bibliothécaire exceptionnel. Toute personne qui a bénéficié de la chance de jeter ne serait-ce qu'un coup d'œil au système de classement ou aux catalogues de celui-ci comprendra aussitôt de quoi je parle.

S'arrêter à dire qu'il lisait beaucoup ne serait pas lui rendre justice... Il lisait à un degré inimaginable. Chaque semaine, je découvrais sur son bureau des ouvrages de toutes sortes, et lui demandais de quoi il s'agissait. J'ai ainsi eu la chance de m'entretenir avec lui de livres portant sur une foule de sujets : la politique, l'histoire, la philosophie, l'archéologie etc. Sa soif de lecture était infinie, intarissable... Il choisissait les ouvrages qu'il se proposait de lire avec grand soin, et confiait à nos ami-e-s chargé-s de la médiathèque la tâche d'en passer les commandes.

Je m'estime infiniment heureux d'avoir eu la chance de travailler, de passer du temps, de m'entretenir et d'amasser de beaux souvenirs à ses côtés.

Je vous souhaite d'avoir trouvé le repos, cher Frère Robert.

Culia Ceraci

Je n'oublierai jamais notre première rencontre avec Fr. Robert. Je venais juste de commencer à travailler à Saint-Joseph, au standard. Il y avait une activité et j'étais en train de mettre de la colle derrière une photo pour décorer une affiche. Dans ma précipitation, apparemment, j'avais mis trop de colle. Soudain, j'ai entendu une voix qui m'a fait sauter de mon siège: ça suffiiiiiiiiit!

J'ai levé la tête et nos regards se sont croisés.
Pendant de longues années, Fr. Robert m'a aidée à préparer l'Interface. Chaque jeudi, il venait au secrétariat et corrigeait les textes, toujours avec la même motivation, le même enthousiasme. Mes fautes d'orthographe le mettaient parfois en colère mais parfois il éclatait de rire. Fr. Robert m'a beaucoup apporté avec sa vaste expérience de vie et son large bagage culturel. Il nous manque beaucoup.

Melike Duralı

Frère Robert venait me voir et me disait que quand le médecin va bien tout le monde va bien. Lors de mes visites dans sa loge, il me montrait les beaux livres qu'il lisait en Français et en Turc et me parlait de ses travaux pour préparer avec soin le catalogue des œuvres de la bibliothèque des Frères. J'adorais son enthousiasme sans cesse et haute énergie vitale malgré son âge avancé. Je lui avait dit qu'il devait ces dons à être de la génération ancienne et solide; en Turc "eski toprak". Il me répondait avec un grand sourire qu'il voulait vivre encore des années. Que son âme repose en paix.

Metin Özdemir

Chaque matin, Frère Robert avait l'habitude de passer me voir, c'était « sa pause » sur ce long trajet entre l'ascenseur et le bureau de la direction.

Il me posait chaque jour cette même question : « Comment va le fiston ? ».

Nous n'évoquions jamais l'école. Il me parlait de ses lectures, des énigmes des mots croisés qu'il avait résolues, de l'actualité, des souvenirs de son arrivée en Turquie, de son enfance.

Un jour, je lui ai montré son village natal sur Google Maps. Réjoui et ému comme un enfant de revoir virtuellement « Pouillon », des larmes sont tombées sur mon clavier d'ordinateur.

Il a passé ses derniers jours chez les Petites Sœurs des Pauvres. Quand j'allais lui rendre visite, cet homme de mémoire ne me reconnaissait pas toujours. Parfois lucide, il me demandait en pleurant : « Es-tu venu pour me ramener chez moi, à Saint-Joseph ? ».

Connu pour sa sévérité et ses humeurs parfois colériques, Frère Robert ne s'est jamais fâché contre moi. Il ne m'a jamais vouvoyé. C'était un Homme profondément gentil et humain. Compagnons de route lors de son dernier séjour en France, c'est le cœur lourd que j'ai accompagné notre Frère jusqu'à sa tombe pour lui faire mes adieux pour son ultime voyage.

Claire Özkal Üstdağ

Avec son regard tranchant mais bienveillant, le Frère Robert portait sur ce qui l'entourait une attention particulière qui ne lui faisait rater aucun détail ! Il suffisait de le connaître un peu pour se rendre compte à quel point il pouvait être généreux, bon et vrai, et tout cela avec une pointe d'humour inattendue. Vous nous manquez, que votre âme repose en paix.

Ayça Van den Bleeken

L'histoire du Frère Robert est celle de quelqu'un qui consacra sa vie à l'éducation des jeunes, au point de quitter son pays et d'embrasser une autre culture.

Pour moi, il représente l'incarnation de la conception de la discipline et de la recherche de la perfection propre à Saint-Joseph. Sa vie, au cours de laquelle il exerça une influence décisive sur de nombreux-ses élèves, fut longue, intense et marquée par de nombreux sacrifices. Elle est aussi une véritable source d'inspiration. C'est sans doute pour cela que, élève comme professeure à Saint-Joseph, j'ai toujours ressenti le besoin de me tenir au garde-à-vous en signe de respect dès que je l'apercevais.

Je vous souhaite d'avoir trouvé le repos, cher Frère, sachez que nous honorons votre souvenir avec affection et respect.

ADDENDA

Anecdotes tirées du récit de Frère Robert

Quand j'arrive à Saint-Michel, je découvre le système des espérances utilisé dans les écoles des Frères du Moyen Orient. C'est un système d'émulation qui consiste à attribuer des « espérances » aux élèves pour les récompenser dans diverses activités : travail, études, sport, service,... Toute la vie scolaire est baignée dans ce système.

Une espérance est un tampon particulier imprimé dans un carnet personnel réservé à cet emploi. L'élève accumule un petit capital qui lui sert ensuite pour éviter les petites punitions. Le système a supplanté celui des bons points. Comment un élève peut-il gagner des espérances ?

* Chaque samedi, le Frère Directeur distribue un bulletin hebdomadaire sur 100. Suivant le nombre de points qu'il a obtenus, un élève reçoit entre 0 et 5 espérances

* Chaque classe dispose de 3 petits terrains de volley-ball. Les élèves sont tous tenus de jouer à toutes les récréations. Chaque semaine, les équipes, avec capitaine et arbitre, sont remaniées. Récréation après récréation, les points de chaque équipe sont additionnés : la lutte est animée. A la fin de la semaine, les gagnants reçoivent des espérances, avec prime pour le capitaine et l'arbitre.

* D'autres circonstances donnent droit à des espérances : contrôles des cahiers, tenue vestimentaire, chaussures bien cirées, visite d'ordre ou de propreté des pupitres, etc.

* Au passage du Frère Visiteur, les élèves reçoivent des « super-espérances ». Elles valent 5 espérances ordinaires et sont reconnaissables par un tampon spécial.

Lycée Saint-Michel. - Frère Polycarpe. - 1954.

* Le Frère Polycarpe a organisé un système personnel pour maintenir l'ordre pendant les leçons, assurer l'émulation et supprimer certaines punitions.

Tout au long de la leçon, un élève est chargé de noter les élèves qui méritent une réprimande : bavardage, manque d'application... « Marquez Untel une fois. » ou bien « Marquez deux fois. » Un élève de confiance est chargé de tenir la comptabilité. Quand un élève est marqué plusieurs fois, il mérite une mauvaise note. Mais les mauvaises notes peuvent être effacées par un nombre d'espérances proportionnel à la gravité de la faute.

Quand la réserve d'espérances est épuisée, l'élève peut les remplacer au tarif de 25 lignes pour une espérance. Le sujet importe peu : ce sont les 25 lignes qui comptent. Écrire des lignes est devenu une industrie. Les élèves prévoyants en écrivent à l'avance. Je me laisse dire que certains élèves écrivent pour d'autres et les leur vendent. Au bout du compte, la classe du Frère Polycarpe n'est ni agitée, ni moins qu'une classe ordinaire. Le système impose une comptabilité minutieuse.

Izmir. - Saint-Joseph. - Élèves. - 1956

* Un de nos élèves obtient de bons résultats en classe. Ses parents sont divorcés. Il est doué et n'a pas besoin de faire de grands efforts pour réussir. Certaines semaines, il n'en fait même aucun. Il me dit un jour : « Je n'ai pas de souci à me faire. Quand j'ai un bon carnet, je vais passer le week-end chez mon père. Quand mon carnet est moyen, je vais chez ma mère. Et quand mon carnet est mauvais, je n'ai qu'à aller chez ma grand-mère. » Il est toujours chaleureusement accueilli.

* Pendant la deuxième guerre mondiale, un inspecteur de l'Education Nationale turque vient au collège. Il demande à voir les diplômes des Frères. Ceux-ci n'ont rien de plus que le Brevet élémentaire Embarras ! Le Frère Gilbert pense à présenter les « diplômes d'Institut », documents donnés autrefois par nos Supérieurs aux Frères formés par la pratique de l'enseignement dans les écoles. Le brave inspecteur en a plein la vue : « Diplôme d'Institut ». Est-ce qu'il pense à l'Institut de France, c'est-dire la Sorbonne ? « Bien ! Bien ! » Il n'approfondit pas le sujet, se montre satisfait et n'en demande pas plus. Les Frères continuent leur travail sans ennui.

Izmir. - Saint-Joseph. - FF. Gilbert et Ambroise. - 1955.

Frère Gilbert a comme lunettes un pince-nez spécial : les verres ne comportent que la moitié supérieure, celle qui sert à voir loin. Frère Ambroise a aussi des lunettes spéciales; mais pour lui, les verres ne comportent que la moitié inférieure : celle qui sert à voir près. Ceci fait dire aux élèves que les Frères doivent être réellement très pauvres pour en être réduits à acheter une paire de lunettes dont ils divisent les verres en deux pour en donner une moitié à chacun.

Lille SUDFEC 1960

* C'est lui qui tient les comptes de la maison qui a comme unique ressource les pensions des étudiants : ce n'est pas énorme; il faut faire des économies. Par exemple, il nous dit en hiver: « Quand je mets du charbon dans la chaudière, j'ai l'impression d'y jeter des billets de banque. » Inutile de dire qu'il ne jette pas trop de billets dans le foyer.

Il part du principe qu'une température de 18° est suffisante pour travailler. C'est peu pour des étudiants qui restent assis toute la journée et ne se donnent pas de mouvement. Ils n'ont pas très chaud. Un étudiant trouve une astuce. Il modifie le thermomètre en faisant glisser la colonne de mercure sur la graduation. Régulièrement, le Frère Ricardien vient contrôler la température. Il lit 18° : il est satisfait alors même que la température est de 22 ou 23 degrés et les étudiants ont chaud. Tout le monde est content. La maison ne fait pas faillite pour autant.

Istanbul. - Lycée Saint-Joseph. - Elèves. - 1995

* En classe de terminale scientifique, j'entends les élèves parler entre eux d'Einstein avec des airs mystérieux. J'admire la soif de connaissances et l'intérêt aux sciences de ces grands qui discutent des plus grands cerveaux de l'humanité. Au bout d'un certain temps, je veux en avoir le cour net et je demande quel est le thème de leur conversation. Ils me conduisent dans leur salle de classe, se dirigent vers un bureau d'élève. L'un d'eux soulève doucement le couvercle: « Voila Einstein ! » C'est une souris blanche. Ils en ont fait leur mascotte et l'élèvent dans ce bureau. Tout est relatif !

* Les élèves des classes de Préparatoire vont à Akarca rendre visite aux élèves de l'école reconstruite aux frais du lycée après le tremblement de terre de 1999. C'est la campagne telle que nos élèves ne la connaissent pas. Au bord d'un étang, une de nos grandes élèves interpelle une fillette du village et lui dit : « Vous avez des poules aussi. Mais c'est curieux. Chez vous, je les vois sur l'eau.

Elles savent nager ? » La fillette répond : « Oui, nous avons des poules et elles nagent. Mais chez nous on les appelle des canards. »

